Comment sortir de l'Empire? Le Groupe de Coppet face à la chute de Napoléon, sous la direction de Léonard BURNAND et Guillaume POISSON

Blandine Poirier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/11810>

DOI : 10.4000/studifrancesi.11810

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 141-143

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Blandine Poirier, « *Comment sortir de l'Empire? Le Groupe de Coppet face à la chute de Napoléon, sous la direction de Léonard BURNAND et Guillaume POISSON* », *Studi Francesi* [En ligne], 184 (LXII | I) | 2018, mis en ligne le 03 juillet 2018, consulté le 15 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/11810> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.11810>

Ce document a été généré automatiquement le 15 novembre 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Comment sortir de l'Empire? Le Groupe de Coppet face à la chute de Napoléon, sous la direction de LÉONARD BURNAND et GUILLAUME POISSON

Blandine Poirier

RÉFÉRENCE

Comment sortir de l'Empire? Le Groupe de Coppet face à la chute de Napoléon, sous la direction de LÉONARD BURNAND et GUILLAUME POISSON, Genève, Slatkine, 2016, 356 pp.

- 1 Le volume collectif *Comment sortir de l'Empire? Le Groupe de Coppet face à la chute de Napoléon*, paru en 2016 aux éditions Slatkine, est issu du X^e Colloque de Coppet (qui s'est déroulé du 1^{er} au 3 octobre 2014, au château de Coppet et à l'université de Lausanne), dont il constitue les actes. Ainsi que l'explique LÉONARD BURNAND, directeur de la publication – en collaboration avec GUILLAUME POISSON – dans son *Avant-propos* (pp. 9-12), il s'agit de «revisiter cette période charnière, en remplaçant Germaine de Staël, Benjamin Constant et Sismondi dans le contexte politique et culturel de la chute de l'empire napoléonien» (p. 9). La perspective pluridisciplinaire choisie – ces actes réunissent historiens et littéraires, mais aussi spécialistes de la philosophie politique, d'économie ou de droit – permet de cerner au mieux, et dans ses multiples aspects, une période marquée par une «profonde instabilité politique» (p. 9). Il s'agit en effet d'interroger la manière dont, dans cette période troublée, qui est à la fois une fin et un (re)commencement, «les membres du Groupe de Coppet, à la fois acteurs et interprètes des événements, sont continuellement amenés à réajuster leurs conceptions du politique et de la politique, écartelés qu'ils sont entre la fidélité à certains principes fondamentaux et la nécessité de s'adapter à des circonstances sans cesse fluctuantes» (p. 11). L'article d'Emmanuel de WARESQLIEL (*Le tournant de 1814: entre fin de l'Empire et*

retour des Bourbons, pp. 13-31) a pour avantage de dessiner cette période de transition, ce «tournant» qui vit à l'Empereur Napoléon succéder les Bourbons – succession temporelle aux accents de retour institutionnel. Après une brève présentation des causes de la chute de l'Empire – crises «de l'incarnation», «de la nation» et «crise morale» –, E. de Waresquiel interroge très justement la spécificité et le statut ambigu de la Restauration à la française («Il s'agit plutôt d'une expérience inédite et très neuve, d'une tentative originale, après celle de l'Empire, de mettre un terme à la Révolution sans pour autant la nier», p. 19), qu'il résume en une image qui traduit une forme d'hésitation face à l'Histoire: «La Restauration, c'est en quelque sorte la Révolution couronnée» (p. 28).

- 2 Après ce panorama historique se déroulent les trois parties de l'ouvrage, chacune dédiée à un auteur en particulier: Germaine de Staël, Benjamin Constant, et Sismondi. La contribution de Robert MORRISSEY (*Mme de Staël et Napoléon. Retour sur une question*, pp. 35-55) trouve parfaitement sa place en ouverture de la section consacrée à G. de Staël. R. Morrissey choisit, pour évoquer le binôme Staël/Napoléon, déjà si souvent commenté, de le considérer dans ses rapports avec un constituant fondamental d'une économie passionnelle, et qui est aussi un «élément essentiel du libéralisme staëlien» (pp. 37-38), à savoir la gloire. En effet, selon l'auteur, «S'ils sont tous les deux d'accord sur l'importance de la gloire à la fois comme moyen et comme fin, ils sont radicalement opposés sur la question de l'intérêt et le rôle qu'il devrait jouer dans le contexte français» (p. 39). Florence LOTTERIE («...et la pensée en moi est homme»: *Monde nouveau et vertu staëlienne*, pp. 57-80) dessine le portrait de l'opposante, étudiant la posture que Staël a elle-même élaborée, entre présence de l'affect et énergie traditionnellement pensée comme apanage du masculin. S'appuyant sur le paradigme machiavélien pour mieux le renverser – la faiblesse vient caractériser le tyran, tandis que s'affirme une puissance de l'*ethos* féminine –, Staël fait de sa position excentrée quant à la politique une force pour mieux penser le politique: «Deux sphères du politique se dessinent ainsi en miroir inversé: celle des hommes qui sont dans la politique et le politicien, certes au centre d'une certaine action, mais dans l'erreur et soumis plus que jamais au renversement de la fortune; celle en retrait, d'une femme captant l'énergie du devoir au nom de son indépendance à l'égard de cette même politique, qui la rend inaccessible aux *intérêts* au nom des *opinions*» (p. 78). Après ces deux contributions qui dessinent une Staël opposée/opposante à Napoléon, Gérard GENGEMBRE et Jean GOLDZINK (*Madame de Staël, ou comment considérer 1814?*, pp. 83-102) se penchent sur le discours staëlien concernant la chute de l'Empire et la Restauration au travers des difficultés rencontrées en 1814 par le gouvernement. Si la question de la gloire réapparaît dans ce volume sous la plume de Marie-Ève BEAUSOLEIL (*Une géographie staëlienne de la célébrité: les caractères nationaux et la production de la distinction en France et en Allemagne*, pp. 105-122), c'est moins dans un rapport à la politique napoléonienne, que comme objet, dans l'œuvre de G. de Staël, d'une analyse comparée entre France et Allemagne. M.-È. Beausoleil souligne en effet comment «Staël définit ainsi deux territoires affectifs, esthétiques et intellectuels qui sont en même temps deux cultures de la célébrité, l'une fondée sur la vie sociale, la mode et l'art de plaire, l'autre sur la communication écrite, l'indépendance intellectuelle et l'originalité» (p. 108). Laura BROCCARDO («S'il fût né Anglois»: *Necker ou comment refaire l'histoire*, pp. 125-141) étudie les moyens linguistiques et textuels employés par Staël, pour souligner les enjeux d'une «réécriture contrefactuelle de l'histoire», tant de la période révolutionnaire que de l'année 1814. La

question est donc ici de voir comment Staël pense la possibilité d'une autre histoire à partir de l'hypothèse d'un Necker ayant pu pleinement agir.

- 3 La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à B. Constant, et Giovanni PAOLETTI se penche, dans la première contribution de cette section, sur les *Réflexions sur les constitutions* (*Peur, indignation et pouvoir: la place des "Réflexions sur les constitutions" dans la pensée politique de Benjamin Constant*, pp. 145-165), publiées le 24 mai 1814. G. Paoletti souligne dans ce texte – qui fut le premier traité politique paru du vivant de Constant – la rencontre du circonstanciel et du théorique, et la victoire de ce dernier. Mais surtout, l'auteur de l'article souligne le rôle de la peur comme «problème politique» (p. 156) dans l'anthropologie constantienne, ainsi que ses emplois/modifications dans le champ social et politique: «Par cette nouvelle transformation de la peur, on passe ainsi de l'excès d'action à l'excès d'inaction, des convulsions de la liberté à la paralysie de la soumissions: c'est l'état émotif, typique du despotisme des modernes...» (p. 161). L'approche de Paul ROWE (*Despotes, dettes et dots: la correspondance de Benjamin Constant et la fin de l'Empire*, pp. 167-179) se veut résolument biographique: «...j'entends m'intéresser au tournant de l'Empire par son côté humain, tel qu'il transparaît dans la correspondance de Constant entre la campagne de Russie et 1816» (p. 168). Mais la période 1814-1815 est surtout marquée par la rédaction de l'Acte additionnel, sur la réception duquel se penche Josée BLOQUET (*"L'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire": une caution libérale insuffisante à sa réception?*, pp. 181-228). Au-delà du seul plébiscite, J. Bloquet propose une étude de nombreuses brochures comme autant de réactions de refus face à l'Acte additionnel, jugé décevant dans les contemporains, ou marqué d'une ambiguïté qui ne sut que développer une forme de méfiance. Cette méfiance prend d'ailleurs sa source aussi dans l'attitude de Constant, que dans l'utilisation potentielle de ce nouveau texte par le pouvoir.
- 4 La dernière partie de l'ouvrage regroupe quatre articles consacrés à Sismondi. Francesca SOFIA et Maria Pia CASALENA (*Réseaux déchirés? La correspondance de Sismondi entre 1813 et 1817*, pp. 233-258), après avoir indiqué les liens entre Sismondi et la France entre 1813 et 1817, montrent comment les positions politiques de Sismondi n'ont pas altéré sa correspondance avec nombre de ses amies. Ainsi, après l'image d'un Sismondi méfiant à l'égard de la France, se dessine celle d'un homme qui, dans la période troublée de la fin de l'Empire, a su dépasser l'opposition entre domaine privé et opinion publique: «La politique ne disparaîtrait pas de sa correspondance avec des femmes, mais sans oblitérer l'intensité de la relation privée» (p. 246). À ce portrait de Sismondi comme homme «bon» succède celui du penseur de la matière constitutionnelle, dressé par Luca MANNORI (*Entre Genève et Paris. La réflexion constitutionnelle sismondienne dans la crise de l'Empire*, pp. 261-293). L. Mannori retrace les étapes de la pensée politique de Sismondi entre 1813 et 1815, de Genève à Paris, explicitant ainsi le ralliement de Sismondi à Napoléon au moment des Cent Jours, pour des raisons qui témoignent d'une réflexion sur la question constitutionnelle: «Transplanté de Genève à Paris en janvier 1815, Sismondi se renforce de plus en plus dans sa conviction que la constitution bourbonnienne n'a pas d'avenir; et il finit ainsi par se ranger aux côtés de Bonaparte à son retour de l'île d'Elbe, en soutenant publiquement son nouveau modèle l'Empire libéral» (p. 285). Mais Genève et Paris ne sont pas les seuls modèles d'analyse de la pensée de Sismondi: Adrian LYTTTELTON (*Sismondi and Constant between Britain and France, 1814-1820*, pp. 295-325) souligne le renversement à l'œuvre dans les perceptions constantienne et sismondienne de l'Angleterre après 1815: «But the harsh réalités of

1814-1815 produced a much more ambivalent réaction» (p. 296). Nicolas EYGUESIER (*Écrire après Waterloo: genèse des "Nouveaux Principes" de Sismondi (1815-1818)*, pp. 327-344) montre comment les bouleversements à l'œuvre influent sur la rédaction de l'ouvrage de Sismondi: remise en cause du modèle anglais et place plus importante donnée à la pensée économique.

- 5 Ces contributions, aux approches variées – tant disciplinaires que dans le choix des objets d'étude – permettent de mettre en lumière une période-clé pour trois penseurs du groupe de Coppet. Elles présentent l'avantage de ne pas se limiter aux seuls rapports entre les individus, mais bien plutôt d'exposer des pensées et des postures différentes face à l'Histoire en train de se (re)faire. Ce volume invite donc à considérer la chute de l'Empire napoléonien non seulement comme un tournant dans l'histoire européenne, mais aussi comme un objet d'analyse complexe, source féconde de réflexions pour les contemporains.